



STEPHEN

LA TOUR SOMBRE III

KING

TERRES PERDUES

J'AI
LU

LA TOUR SOMBRE

3. Terres Perdues

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

La Tour Sombre :

- 1 – Le Pistolero, *J'ai lu 11638*
- 2 – Les Trois Cartes, *J'ai lu 3037*
- 3 – Terres Perdues, *J'ai lu 3243*
- 4 – Magie et Cristal, *J'ai lu 5313*
- 5 – Les Loups de la Calla, *J'ai lu 7726*
- 6 – Le Chant de Susannah, *J'ai lu 8261*
- 7 – La Tour Sombre, *J'ai lu 8293*
- La clé des vents, *J'ai lu 10541*

Les yeux du dragon, *J'ai lu 11826*

STEPHEN KING

LA TOUR SOMBRE

3 · Terres Perdues

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Daniel Brèque et Christiane Poulain
Traduction revue et harmonisée
par Marie de Prémonville



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Remerciements

« Velcro Fly » written by Billy Gibbons,
Frank Beard and Dusty Hill.
Copyright © 1985 by Hamstein Music Co.
All rights reserved. Used by permission.

« Paint it Black » written by Mick Jagger
and Keith Richards. Copyright © 1966
by ABKCO Music, Inc. All rights reserved.
Used by permission.

Excerpts from « The Waste Land » in *Collected
Poems 1909-1962* by T.S. Elliot.
Copyright © 1936 by Harcourt Brace Jovanovich, Inc.
Copyright © 1963, 1964 by T.S. Elliot.
Reprinted by permission of the publisher.

Excerpt from « Hand in Glove » by Robert Aickman.
Used by permission of the author's agent,
the Kirby McCauley Literary Agency.

Published by agreement with the author
and the author's agent, Ralph M. Vicinanza, Ltd.

TITRE ORIGINAL :
The Dark Tower III
The Waste Lands

© Stephen King, 1991
First edition
Donald M. Grant, Publisher, Inc.
West Kingston, Rhode Island
Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1992, 2004

Le troisième volume de cette histoire est dédié
avec reconnaissance à mon fils Owen Philip King :
khef, ka et ka-tet.

Sommaire

Illustrations	11
Argument	13

LIVRE I
JAKE
L'EFFROI DANS UNE POIGNÉE
DE POUSSIÈRE

1. L'ours et l'os.....	27
2. La clé et la rose.....	143
3. La porte et le démon.....	229

LIVRE II
LUD
UN AMAS D'IMAGES BRISÉES

4. La cité et le ka-tet.....	329
5. Le pont et la cité.....	411
6. Devinette et terres perdues.....	593
Postface.....	633

Argument

Terres Perdues est le troisième tome d'un long récit, *La Tour Sombre*, qui puise ses racines dans un poème narratif de Robert Browning intitulé « Le Chevalier Roland s'en vint à la Tour Noire ».

Le premier volume, *Le Pistolero*, raconte comment Roland, le dernier pistolero d'un monde qui a « changé », finit par rattraper l'homme en noir, un sorcier nommé Walter qui s'était prétendu l'ami du père de Roland en ces jours où l'Entre-Deux-Mondes jouissait encore de son unité. Le but ultime de Roland n'est pas de capturer cette créature à demi humaine, qui n'est qu'une étape sur la route menant à la puissante et mystérieuse Tour Sombre dressée au centre névralgique du temps.

Mais *qui* est Roland ? À quoi ressemblait son monde avant de changer ? Qu'est donc la Tour et pourquoi est-il à sa recherche ? Nous n'avons que des fragments de réponses. Roland est de toute évidence une sorte de chevalier, un homme chargé d'assurer la pérennité (et peut-être la rédemption) de ce monde « d'amour et de lumière » dont il se souvient. Quant à savoir dans quelle mesure les souvenirs de Roland reflètent la réalité, cela est une autre histoire.

Nous savons que Roland, très tôt, dut prouver qu'il était un homme, après qu'il eut découvert que sa mère était devenue la maîtresse de Marten, un sorcier infiniment plus puissant que Walter ; nous savons que Marten a orchestré la

découverte par Roland de l'infidélité de sa mère, qu'il s'attend qu'il échoue et soit « envoyé à l'Ouest », dans les Terres Perdues ; enfin, nous savons que Roland déjoua les plans de Marten en triomphant de son épreuve.

Nous savons aussi que le monde du Pistolero est lié au nôtre d'une façon étrange mais fondamentale, et qu'il est parfois possible de passer d'un monde à l'autre.

Dans un relais sur la route jadis empruntée par les diligences au cœur du désert, Roland rencontre Jake, un jeune garçon qui est mort dans notre monde, poussé sous les roues d'une voiture dans une rue de Manhattan. Jake Chambers est mort sous les yeux de l'homme en noir – Walter – avant de se réveiller dans le monde de Roland.

Avant d'atteindre l'homme en noir, Jake meurt de nouveau... cette fois-ci parce que le Pistolero, confronté à l'un des choix les plus douloureux de son existence – le second –, décide de sacrifier ce fils symbolique. Entre la Tour et l'enfant, Roland opte pour la Tour. Avant de plonger dans l'abîme, Jake lui lance ces dernières paroles : « Allez-vous-en. Il existe d'autres mondes que ceux-ci ».

La confrontation finale entre Roland et Walter survient dans un golgotha poussiéreux rempli de squelettes en décomposition. L'homme en noir lit l'avenir de Roland dans un jeu de tarots. Roland accorde une attention particulière à trois cartes *très* étranges – le Prisonnier, la Dame d'Ombres et la Mort (« Mais pas pour toi, pistolero »).

Le deuxième tome, *Les Trois Cartes*, débute sur les rives de la Mer Occidentale peu de temps après la fin de la confrontation entre Roland et Walter. Épuisé, le Pistolero se réveille en plein milieu de la nuit pour découvrir que la marée montante a amené sur la plage une horde de créatures grouillantes et carnassières – les « homarstruosités ». Avant de pouvoir échapper aux pinces de ces créatures pourtant peu vives, Roland est grièvement blessé et perd l'index et le médius de sa main droite. Il est également empoisonné par le venin des homarstruosités, et lorsque le Pistolero reprend

sa route, longeant la Mer Occidentale en direction du nord, son état de santé s'affaiblit... peut-être est-il mourant.

Il découvre alors trois portes dressées sur la plage. Chacune d'elles s'ouvre – mais uniquement pour lui – sur notre monde ; sur la ville où vivait Jake, en fait. Roland visite New York à trois époques différentes de notre continuum temporel, à la fois dans le but de sauver sa vie et dans celui de tirer les trois qui doivent l'accompagner dans sa quête de la Tour.

Eddie Dean est *le Prisonnier*, un héroïnomane vivant durant la fin des années 1980. Roland franchit une porte sur la plage et pénètre dans l'esprit d'Eddie Dean alors que celui-ci, qui transporte de la cocaïne pour le compte d'un nommé Enrico Balazar, atterrit à l'aéroport Kennedy. À l'issue d'une série d'aventures mouvementées, Roland réussit à obtenir une petite quantité de pénicilline et à ramener Eddie Dean dans son monde. Eddie, découvrant qu'il a été conduit de force dans un monde sans came (et sans poulets à emporter, d'ailleurs), ne se montre guère enchanté.

La deuxième porte conduit Roland à *la Dame d'Ombres* – en fait *deux* femmes occupant le même corps. Cette fois-ci, Roland se retrouve dans le New York des années 1960, face à une jeune activiste noire clouée dans un fauteuil roulant et répondant au nom d'Odetta Holmes. Dans son esprit se cache celui, empli de haine et de ruse, de Detta Walker. Lorsque cette femme à la double personnalité est tirée dans le monde de Roland, les résultats s'avèrent fort mouvementés pour Eddie et pour le Pistolero de plus en plus malade. Odetta est persuadée que ce qui lui arrive relève du rêve ou de l'illusion ; Detta, dont l'intellect est beaucoup plus direct et brutal, décide tout simplement de faire tout son possible pour tuer Roland et Eddie, en qui elle voit des diables blancs qui la torturent.

Jack Mort, un tueur qui se cache derrière la troisième porte (le New York du milieu des années 1970), mérite bien son nom. Bien que ni l'une ni l'autre n'en ait conscience, Mort

a causé à deux reprises d'importants changements dans la vie d'Odetta Holmes/Detta Walker. Mort, dont le mode opératoire consiste à pousser ses victimes ou à lancer sur elles un objet lourd depuis un point élevé, a réservé ces deux traitements à Odetta au cours de sa folle (mais si prudente) carrière. Alors qu'Odetta était encore une enfant, il lui a jeté une brique sur la tête, la plongeant dans un coma profond et donnant naissance à Detta Walker, la sœur cachée d'Odetta. Plusieurs années après, en 1959, Mort rencontre de nouveau Odetta et la pousse sous une rame de métro à Greenwich Village. Odetta survit à l'attaque de Mort, mais en paie le prix : la rame lui a sectionné les deux jambes à la hauteur des genoux. Seule la présence d'un jeune interne héroïque (et peut-être l'esprit malsain mais indomptable de Detta Walker) lui sauve la vie... du moins apparemment. Aux yeux de Roland, ces connexions suggèrent l'intervention d'une puissance dépassant la simple coïncidence ; il est persuadé que les forces titanesques qui entourent la Tour Sombre ont recommencé de se rassembler.

Roland apprend que Mort se trouve peut-être également au cœur d'un autre mystère, un mystère qui est aussi un paradoxe dangereux pour l'intégrité de son esprit. Car la proie que traque Mort au moment où le Pistolero entre dans sa vie n'est autre que Jake, le jeune garçon que Roland avait rencontré au relais et perdu sous les montagnes. Roland n'avait aucune raison de douter du récit que Jake lui avait fait de sa mort, ni de l'identité de son assassin – c'était Walter, bien sûr. Jake l'avait aperçu, déguisé en prêtre, alors que la foule se rassemblait autour de lui, et Roland n'avait jamais mis en doute la description qu'il lui en avait faite.

Pas plus qu'il ne la met en doute à présent ; Walter était là, et bien là. *Mais si c'était Jack Mort et non Walter qui avait poussé Jake sous les roues de la Cadillac ?* Une telle chose est-elle possible ? Roland ne saurait exactement le dire, mais, si *tel* est le cas, où est Jake à présent ? Mort ? Vivant ? Prisonnier des limbes du temps ? Et si Jake Chambers est toujours

bien vivant dans le Manhattan du milieu des années 1970, *comment se fait-il que Roland se souvienne encore de lui ?*

En dépit de la tournure déconcertante et peut-être dangereuse que prennent les événements, l'épreuve des portes – le tirage des trois cartes – se conclut par un succès. Eddie Dean, désormais amoureux de la Dame d'Ombres, accepte de demeurer dans le monde de Roland. Detta Walker et Odetta Holmes, les deux autres cartes de Roland, fusionnent pour former une troisième personnalité lorsque le Pistolero parvient finalement à les contraindre à reconnaître leurs existences mutuelles. Cet hybride est capable d'accepter l'amour que lui porte Eddie et de l'aimer en retour. Odetta Susannah Holmes et Detta Susannah Walker deviennent ainsi une *troisième* femme : Susannah Dean.

Jack Mort périt sous les roues du même métro – ce fabuleux métro de la ligne A – qui avait sectionné les jambes d'Odetta quinze ou seize ans auparavant. Ce n'est pas une grande perte.

Et, pour la première fois depuis un nombre incalculable d'années, Roland de Gilead n'est plus seul dans sa quête de la Tour Sombre. Cuthbert et Alain, ses compagnons des temps enfuis, ont été remplacés par Eddie et Susannah... mais le Pistolero a tendance à se révéler une amère médecine pour ses amis. Très amère.

Terres Perdues reprend l'histoire de ces trois pèlerins de l'Entre-Deux-Mondes quelques mois après l'ultime confrontation près de la deuxième porte. Ils ont parcouru un assez long chemin vers l'intérieur des terres. Leur période de repos a pris fin, laissant la place à une période d'instruction. Susannah apprend à tirer... Eddie apprend à tailler le bois... et le Pistolero apprend ce que signifie perdre l'esprit par petits morceaux.

(*Note* : Les lecteurs connaissant bien New York constateront que j'ai pris certaines libertés avec la géographie de cette ville. J'espère qu'ils m'en excuseront.)

(...) Qu'un amas d'images brisées
sur lesquelles frappe le soleil :
L'arbre mort n'offre aucun abri,
la sauterelle aucun répit,
La roche sèche aucun bruit d'eau.
Point d'ombre
Si ce n'est là, dessous ce rocher rouge
(Viens t'abriter à l'ombre de ce rocher
rouge)
Et je te montrerai quelque chose qui
n'est Ni ton ombre au matin marchant
derrière toi,
Ni ton ombre le soir surgie à ta rencontre ;
Je te montrerai ton effroi dans une
poignée de poussière.

T.S. ELIOT

« La Terre vaine »

(trad. de Pierre Leyris, in *Poésie*,

Éd. du Seuil)

Si un chardon dépenaillé montait
plus haut
Que ses voisins, c'était sans tête – sinon
l'herbe

L'envierait. Qui avait pu trouer, déchirer
La patience rude et sombre, assez
meurtrie
Pour perdre tout espoir de verdir ? Seule
une brute
Dut la broyer ainsi, avec un cœur de
brute.

Robert BROWNING

« Le Chevalier Roland s'en vint
à la Tour Noire »

(trad. de Louis Cazamian, in *Hommes
et Femmes*, Ed. Aubier Montaigne)

— Quelle rivière est-ce là ? s'enquit
distrainment Millicent.

— Ce n'est qu'un ruisseau. Enfin,
peut-être un peu plus qu'un ruisseau. On
l'appelle le Perdu.

— Vraiment ?

— Oui, dit Winnifred.

Robert AICKMAN

« Hand in Glove »

RÉDEMPTION

LIVRE I

JAKE

L'EFFROI DANS UNE
POIGNÉE DE POUSSIÈRE

I

L'OURS ET L'OS

1

C'était la troisième fois qu'elle tirait de vraies balles... et la première fois qu'elle utilisait l'étui que lui avait fabriqué Roland.

Ils avaient des munitions en abondance ; Roland avait rapporté plus de trois cents cartouches du monde où Eddie et Susannah Dean avaient vécu avant qu'il ne les tire. Mais l'abondance n'encourage pas le gaspillage, bien au contraire. Les dieux désapprouvent le gaspillage. C'était ce que le père de Roland, puis Cort, son maître, lui avaient enseigné, et il le croyait toujours. Les dieux ne punissent pas les pécheurs sur-le-champ, mais, tôt ou tard, il faut payer le prix de son péché... et plus l'attente est longue, plus le châtement est lourd.

De toute façon, ils n'avaient pas eu besoin de vraies balles, du moins au début. Roland était un tireur d'élite depuis plus d'années que la belle femme noire clouée à son fauteuil roulant n'aurait pu l'imaginer. Il s'était contenté de corriger sa visée en la regardant braquer son arme vide sur les cibles qu'il avait installées à son intention. Elle apprenait vite. Eddie aussi.

Comme il s'en était douté, c'étaient tous les deux des pistoleros-nés.

Ce jour-là, Roland et Susannah s'étaient rendus dans une clairière située à un kilomètre environ du campement qui leur servait de foyer depuis presque deux mois. Les jours s'étaient écoulés, paisibles et semblables. Le Pistolero avait guéri de ses blessures pendant qu'Eddie et Susannah suivaient son enseignement : il leur apprenait à tirer, à chasser, à vider et à nettoyer les bêtes qu'ils avaient tuées ; à étirer, puis à tanner et à traiter leurs peaux ; à tirer parti le plus possible de leurs prises ; à retrouver le nord grâce au Vieil Astre et l'est grâce à la Vieille Mère ; à écouter la forêt dans laquelle ils se trouvaient, une centaine de kilomètres au nord de la Mer Occidentale. Ce jour-là, Eddie était resté seul au campement, et le Pistolero n'en était nullement décontenancé. Roland savait que les leçons qui marquaient le plus durablement étaient toujours celles que l'on apprenait de soi-même.

Mais la plus importante de toutes les leçons n'avait pas changé : comment tirer, comment atteindre sa cible à tous les coups. Comment tuer.

La clairière était bordée au nord par un demi-cercle grossier de sapins sombres et odoriférants. Au sud, le terrain se faisait chaotique et descendait sur une hauteur de cent mètres, formant un gigantesque escalier de corniches et de falaises fracturées. Un ruisseau jaillissait des bois pour traverser la clairière en son centre, bouillonnant au fond de son lit bordé de mousse et de pierre friable avant de se déverser sur une plage de roc fissuré donnant sur le vide.

L'eau dévalait les marches en cascade, donnant naissance à une multitude d'arcs-en-ciel ondoyants. La falaise dominait une vallée profonde et magnifique, peuplée de sapins au sein desquels on apercevait des ormes séculaires qui refusaient de leur céder le terrain. Ces titans aux frondaisons luxuriantes étaient peut-être déjà vieux lorsque la terre qui avait vu naître Roland était encore jeune ; la vallée semblait n'avoir jamais souffert du feu, bien qu'elle ait pu attirer la foudre à un moment ou à un autre de son existence. Et la foudre n'était pas le seul danger qui la menaçait. Cette

forêt avait jadis été peuplée d'êtres humains ; Roland avait trouvé des vestiges d'occupation à plusieurs reprises lors des semaines précédentes. Il s'agissait pour la plupart d'objets fort primitifs, parmi lesquels figuraient néanmoins des morceaux de poterie qui n'avaient pu être façonnés que par le feu. Et le feu est une entité maléfique qui prend plaisir à échapper aux mains qui l'ont créée.

Au-dessus de ce paysage pittoresque s'étendait un ciel d'un bleu sans reproche où l'on apercevait quelques corbeaux croassant de leur vieille voix rouillée. Ils semblaient agités, comme si la tempête était proche, mais Roland avait humé l'air sans y percevoir de menace de pluie.

Un rocher était planté à gauche du ruisseau. Roland y avait posé six cailloux. Ils étaient constellés de mica et brillaient comme du verre à la lumière de l'après-midi.

— C'est ta dernière chance, dit le Pistolero. Si cet étui te gêne – même un petit peu –, dis-le tout de suite. Nous ne sommes pas venus ici pour gaspiller des munitions.

Susannah lui lança un regard sardonique et, l'espace d'un instant, il revit le visage de Detta Walker. Tel un rayon de soleil paresseux ricochant sur une barre d'acier.

— Que ferais-tu si l'étui me gênait et si je refusais de te le dire ? Si je ratais ces six minables cailloux ? Tu me donnerais un coup sur la tête comme le faisait ton vieux prof ?

Le Pistolero sourit. Il avait plus souri pendant les cinq dernières semaines que durant les cinq années qui les avaient précédées.

— Je ne peux pas, et tu le sais bien. Tout d'abord, nous étions des enfants – des enfants qui n'avaient pas encore subi leur rite de passage. On peut gifler un enfant pour le réprimander, mais...

— Dans le monde d'où je viens, les personnes de qualité n'apprécient guère que l'on gifle un gamin, dit sèchement Susannah.

Roland haussa les épaules. Il avait peine à imaginer un tel monde – le Grand Livre ne disait-il pas : « Qui ménage

sa badine gâte son enfant » ? –, mais il ne pensait pas que Susannah mentît.

— Ton monde n'a pas changé, dit-il. Nombre de choses sont différentes là-bas. Ne l'ai-je pas vu de mes yeux ?

— Sans doute.

— Quoi qu'il en soit, Eddie et toi n'êtes pas des enfants. Je n'ai pas le droit de vous traiter comme tels. Et si des épreuves étaient nécessaires, vous les avez subies tous les deux.

Il pensait sans le dire à ce qui s'était passé sur la plage, où Susannah avait pulvérisé trois homarstruosités qui se préparaient à écorcher Eddie et lui-même. Il la vit sourire et se dit qu'elle pensait sans doute à la même chose.

— Alors, qu'est-ce que tu feras si je rate mon coup ?

— Je te regarderai. Je crois que ça suffira amplement.

Elle réfléchit quelques instants avant de hocher la tête.

— Peut-être.

Elle examina de nouveau son ceinturon. Il était passé autour de son torse, un peu comme une sangle destinée à soutenir un étui placé sous l'épaule (un crampon de débardeur, aurait dit Roland), et semblait fort simple d'aspect, mais sa fabrication avait nécessité plusieurs semaines de tentatives infructueuses – ainsi que de nombreuses retouches. La ceinture et le revolver dont la crosse en bois de santal fatigué dépassait de l'étui avaient naguère appartenu au Pistolero ; l'étui avait reposé sur sa hanche droite. Il avait passé la majeure partie des cinq semaines précédentes à accepter le fait qu'il ne le porterait plus jamais. Les homarstruosités avaient fait de lui un gaucher.

— Alors, qu'est-ce que ça donne ? demanda-t-il.

Cette fois-ci, elle éclata de rire.

— Roland, il est impossible de rendre ce ceinturon plus confortable qu'il ne l'est déjà. Tu veux que je tire ou tu veux qu'on écoute chanter les corbeaux dans le ciel ?

Il sentit la tension nerveuse insinuer ses vrilles sous sa peau et se dit que Cort avait dû éprouver la même sensation

dans de tels moments en dépit de ses airs bourrus et de son visage impassible. Il voulait qu'elle soit forte... il *avait besoin* qu'elle soit forte. Mais s'il le laissait paraître à ses yeux, cela ne pourrait conduire qu'à la catastrophe.

— Récite-moi ta leçon encore une fois, Susannah.

Elle poussa un soupir d'exaspération feinte... mais lorsqu'elle prit la parole, son sourire s'effaça et son beau visage noir se fit solennel. Et sa bouche prononça la vieille litanie, qui paraissait neuve, émergeant de ses lèvres. Jamais il n'aurait cru entendre ces mots dans la bouche d'une femme. Comme ils lui semblaient naturels... et pourtant étranges et dangereux !

— Je ne vise pas avec ma main ; celle qui vise avec sa main a oublié le visage de son père.

« Je vise avec mon œil.

« Je ne tire pas avec ma main ; celle qui tire avec sa main a oublié le visage de son père.

« Je tire avec mon esprit.

« Je ne tue pas avec mon arme.

Elle s'interrompit et désigna les cailloux étincelants posés sur le rocher.

— De toute façon, je ne vais rien tuer – ce ne sont que de minables *cailloux*.

À en juger par son expression – mi-hautaine, mi-narquoise –, elle s'attendait à ce que Roland se montre exaspéré, voire furieux. Mais Roland était déjà passé par là ; il n'avait pas oublié que les apprentis pistoleros étaient hargneux et excités, insolents et susceptibles de mordre au mauvais moment... et il avait découvert en lui un talent insoupçonné. Il savait enseigner. Et même, il *aimait* enseigner, et il se surprenait parfois à se demander si tel avait été le cas de Cort. Sans doute que oui.

Les corbeaux qui survolaient la forêt se mirent à leur tour à croasser. Une partie de l'esprit de Roland remarqua que leurs cris étaient agités plutôt que querelleurs ; on aurait dit que quelque chose les avait effrayés et les avait forcés à fuir

leur provende. Comme il avait autre chose à faire que de s'interroger sur ce qui avait pu effaroucher quelques corbeaux, il se contenta de classer l'information et se concentra sur Susannah. Agir autrement avec un apprenti signifiait inviter à une seconde morsure, bien moins amicale. Et qui serait alors en faute ? Qui d'autre à part le maître ? Car ne lui enseignait-il pas à mordre ? Ne leur enseignait-il pas à mordre, à tous les deux ? N'était-ce pas la nature même du pistolero, si l'on faisait abstraction du sévère rituel et du catéchisme de fer ? Un pistolero n'était-il pas un faucon humain entraîné à mordre sur commande ?

— Non, dit-il. Ce ne sont pas des cailloux.

Elle haussa légèrement les sourcils et esquissa un nouveau sourire. Lorsqu'elle vit qu'il n'allait pas exploser comme il le faisait parfois quand elle était trop lente ou trop hargneuse (du moins pas *encore*), elle laissa paraître dans ses yeux la lueur moqueuse qu'il associait à Detta Walker.

— Ah bon ?

Le ton de sa voix était encore gentiment taquin, mais Roland savait qu'il virerait à la méchanceté s'il n'intervenait pas. Elle était tendue, prête à bondir, les griffes déjà à moitié sorties.

— Eh non, dit-il du même ton narquois. (Il esquissa à son tour un sourire dénué de toute trace d'humour.) Susannah, tu te rappelles les *'culés d'culs blancs* ?

Son sourire commença à s'effacer.

— Les *'culés d'culs blancs* d'Oxford Town ?

Son sourire avait disparu.

— Tu te rappelles ce que les *'culés d'culs blancs* vous ont fait, à toi et à tes amis ?

— Ce n'était pas *moi*, dit-elle. C'était une autre femme.

Ses yeux avaient un éclat terne et maussade. Il détestait cet air qu'elle prenait, tout en l'appréciant à sa juste mesure. C'était l'air qui convenait, l'air qui lui disait que le feu avait pris et allait bientôt se communiquer aux plus grosses bûches.

— Si. C'était toi. Que ça te plaise ou non, c'était Odetta Susannah Holmes, fille de Sarah Walker Holmes. Ce n'était pas celle que tu *es*, mais celle que tu *étais*. Tu te souviens des tuyaux d'arrosage, Susannah ? Tu te souviens de leurs dents en or, les dents en or que tu as vues quand ils vous ont tabassés à coups de tuyau, toi et tes amis ? Les dents en or que tu voyais luire quand ils riaient ?

Elle lui avait parlé de ces choses, et de bien d'autres, au cours de longues nuits passées près du feu de camp. Le Pistolero n'avait pas tout compris, mais il avait quand même écouté avec attention. Et il n'avait pas oublié. La douleur est un outil, après tout. Parfois le meilleur de tous.

— Qu'est-ce qui te prend, Roland ? Pourquoi tu me reparles de toutes ces conneries ?

La lueur de ses yeux était à présent dangereuse ; Roland pensa aux yeux du placide Alain lorsqu'il était poussé à bout.

— Les cailloux que tu vois là sont ces hommes, dit-il doucement. Les hommes qui t'ont séquestrée dans une cellule où ils t'ont abandonnée au milieu de tes déjections. Les hommes qui jouaient de la matraque et lâchaient leurs chiens féroces. Les hommes qui t'ont traitée de connasse de négresse.

Il les désigna, l'un après l'autre.

— Celui-ci t'a pincé le sein et a éclaté de rire. Celui-ci a dit qu'il valait mieux vérifier que tu n'avais rien planqué dans ton cul. Celui-ci t'a traitée de guenon en robe à cinq cents dollars. Celui-ci n'arrêtait pas de taper sa matraque contre les barreaux jusqu'à ce que tu aies l'impression de devenir folle. Celui-ci a traité ton ami Leon de *pédé gauchiste*. Et celui-ci, Susannah, c'est Jack Mort.

« Les voilà. Ces cailloux-là. *Ces hommes-là*.

Elle avait le souffle court à présent, sa poitrine se soulevait et se rabaisait à un rythme saccadé sous le ceinturon lourdement chargé du Pistolero. Elle ne le regardait plus ; ses yeux s'étaient posés sur les cailloux constellés de mica.

Derrière eux, à une certaine distance de la clairière, un arbre se brisa et s'effondra. Absorbés par le jeu qui n'en était plus un, aucun d'eux n'y prêta attention.

— Ah ouais ? souffla-t-elle. Vraiment ?

— Vraiment. Maintenant, récite ta leçon, Susannah Dean, et sois sincère.

Cette fois-ci, les mots churent de ses lèvres comme autant de glaçons. Sa main droite, posée sur l'accoudoir de son fauteuil roulant, tremblait doucement à la manière d'un moteur au ralenti.

— Je ne vise pas avec ma main ; celle qui vise avec sa main a oublié le visage de son père.

« Je vise avec mon œil.

— Bien.

— Je ne tire pas avec ma main ; celle qui tire avec sa main a oublié le visage de son père.

« Je tire avec mon esprit.

— Il en a toujours été ainsi, Susannah Dean.

— Je ne tue pas avec mon arme ; celle qui tue avec son arme a oublié le visage de son père.

« Je tue avec mon cœur.

— *Alors TUE-LES, au nom de ton père !* hurla Roland. *TUE-LES TOUS !*

La main droite de Susannah parcourut à la vitesse de l'éclair la distance qui séparait l'accoudoir de la crosse du six-coups. L'arme jaillit de son étui, sa main gauche descendit vers le percuteur et le releva à six reprises, aussi vive et aussi gracieuse que l'aile d'un oiseau-mouche. Six détonations retentirent au-dessus de la vallée et cinq cailloux disparurent en un clin d'œil.

Durant quelques instants, aucun d'eux ne parla – aucun d'eux ne respira, sembla-t-il – et les échos des coups de feu rebondirent sur les falaises en perdant de leur intensité. Même les corbeaux étaient muets, du moins pour le moment.

Le Pistolero brisa le silence d'une voix atone et pourtant étrangement emphatique.

— C'est très bien.

Susannah regarda le revolver comme si elle ne l'avait jamais vu. Une volute de fumée montait de son canon, parfaitement verticale dans l'air immobile et silencieux. Puis, lentement, elle rangea l'arme dans l'étui placé sous sa poitrine.

— C'est bien, mais ce n'est pas parfait, dit-elle finalement. J'en ai raté un.

— Tu crois ?

Roland alla jusqu'au rocher et prit l'unique caillou qui s'y trouvait. Il lui jeta un coup d'œil, puis le lança à Susannah.

Elle l'attrapa de la main gauche ; sa main droite ne s'écarta pas de la crosse du revolver, constata-t-il avec satisfaction. Elle tirait mieux, plus naturellement qu'Eddie, mais elle avait appris cette leçon-là moins vite que lui. Si elle s'était trouvée à leurs côtés lors de la fusillade chez Balazar, peut-être aurait-elle progressé plus vite. Mais elle avait fini par apprendre. Elle examina le caillou et y vit un sillon profond d'à peine un millimètre.

— Tu n'as fait que l'effleurer, dit Roland en revenant près d'elle, mais ça suffit parfois lors d'un affrontement. Si tu effleures un tireur, tu l'empêches de bien viser... (Il s'interrompt.) Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Tu ne le sais pas, n'est-ce pas ? Tu ne le sais vraiment pas ?

— Non. Ton esprit m'est souvent fermé, Susannah.

Il n'y avait aucune nuance d'excuse dans sa voix et Susannah secoua la tête, exaspérée. Les fluctuations soudaines de sa personnalité irritaient parfois Roland ; elle était également irritée par le fait qu'il disait toujours exactement ce qu'il pensait. C'était l'homme le plus *littéral* qu'elle ait jamais rencontré.

— D'accord, fit-elle, je vais te dire *pourquoi* je te regarde comme ça, Roland. Parce que tu m'as joué un sale tour. Tu m'as dit que tu ne me giflerais pas, que tu ne *pouvais* pas me gifler, même si je ratais complètement mon coup... mais ou bien tu m'as menti ou alors tu es un imbécile, et je

sais que tu n'es pas un imbécile. Les gifles ne se donnent pas toujours avec la main, comme pourraient en témoigner tous les hommes et toutes les femmes de ma race. Il existe un dicton dans mon pays : « Les bâtons et les pierres me briseront les os... »

— « ... mais les moqueries ne me blesseront jamais », acheva Roland.

— Ce n'est pas tout à fait ça, mais ça s'en rapproche. Peu importe, c'est quand même une connerie. Ce n'est pas pour rien qu'on dit que certaines paroles sont blessantes. Tes paroles m'ont fait *mal*, Roland – est-ce que tu vas rester planté là et prétendre que tu ne t'en doutais pas ?

Elle se redressa sur son fauteuil roulant, le regardant avec une curiosité teintée de sévérité, et Roland pensa – pour la énième fois – que les *'culés d'culs blancs* de son pays devaient être très courageux ou très stupides pour avoir osé l'affronter, fauteuil roulant ou pas. Et comme il avait visité leur monde, il ne pensait pas que le courage était la bonne réponse.

— Je n'ai pas songé au mal que je pouvais te faire, je ne m'en suis même pas soucié, dit-il patiemment. J'ai vu que tu montrais les dents et que tu avais l'intention de mordre, aussi t'ai-je placé un bâton entre les mâchoires. Et ça a marché... n'est-ce pas ?

Le visage de Susannah exprimait à présent la peine et l'étonnement.

— Espèce de *salaud* !

Au lieu de lui répondre, il s'empara du revolver glissé dans l'étui, dégagea maladroitement le barillet avec les trois doigts qui lui restaient à la main droite et commença à le recharger de la main gauche.

— Jamais je n'ai vu quelqu'un d'aussi arrogant que...

— Tu avais *besoin* de mordre, dit-il d'une voix toujours aussi patiente. Sinon, tu aurais raté ta cible – tu aurais tiré avec ta main et avec ton arme au lieu d'employer ton œil, ton esprit et ton cœur. Tu penses que je t'ai joué un tour ?

Que je me suis montré arrogant ? Pas moi. Moi, Susannah, je pense que c'était *toi* qui avais le cœur plein d'arrogance. Je pense que c'était *toi* qui avais l'esprit plein de sales tours à jouer. Ça ne me dérange pas. Bien au contraire. Un pistolero sans dents n'est pas un pistolero.

— Je *ne* suis *pas* un pistolero, bon sang !

Il fit semblant de ne pas l'avoir entendue ; il pouvait se le permettre. Si elle n'était pas un pistolero, alors il était un bafou-bafouilleux.

— S'il s'agissait d'un jeu, je me serais conduit tout autrement. Mais ce n'est pas un jeu. C'est...

Sa main valide se posa quelques instants sur son front, les doigts en éventail sur sa tempe. Susannah vit que leurs extrémités tremblaient légèrement.

— Qu'est-ce qui te trouble, Roland ? demanda-t-elle à voix basse.

Sa main s'abaissa lentement. Il remit le barillet en place et glissa le revolver dans l'étui.

— Rien.

— Si, il y a quelque chose. Je l'ai remarqué. Et Eddie aussi. Ça a commencé juste après qu'on a quitté la plage. Il y a quelque chose qui ne va pas, et ça ne s'arrange pas.

— Tout va bien.

Elle tendit les mains vers la sienne et s'en empara. Sa colère l'avait quittée, du moins pour le moment. Elle le regarda droit dans les yeux, sans broncher.

— Eddie et moi... ce monde n'est pas le nôtre, Roland. Sans toi, nous y mourrions. Nous aurions tes armes, et nous saurions nous en servir, tu nous as bien appris à le faire, mais nous mourrions quand même. Nous... nous avons besoin de toi. Alors dis-moi ce qui ne va pas. Laisse-moi t'aider. Laisse-nous t'aider.

Il n'avait jamais été de ces hommes qui se soucient de comprendre leur propre personnalité ; le concept de conscience de soi (sans parler de celui d'analyse) lui était étranger. Il était avant tout soucieux d'agir – de consulter

en un éclair les méandres mystérieux de son esprit, puis d'agir aussitôt. Il était le plus parfaitement accompli d'entre tous, un homme dont l'âme profondément romantique était enfermée dans une boîte aux lignes simples et violentes, faite d'instinct et de pragmatisme. Il jeta un vif coup d'œil en lui-même et décida de tout dire à Susannah. Quelque chose n'allait pas, oh oui ! Oh que oui ! Ça avait rapport avec son esprit, c'était aussi simple que sa nature et aussi étrange que cette bizarre vie d'errance que sa nature l'avait conduit à adopter.

Il ouvrit la bouche pour déclarer : *Je vais te dire ce qui ne va pas, Susannah, et il me suffira de trois mots. Je deviens fou.* Mais avant qu'il n'ait pu prononcer une syllabe, un nouvel arbre s'effondra dans la forêt – dans un vacarme énorme, assourdissant. Cet arbre était plus proche, et ils n'étaient pas en train de se livrer à un duel de volontés déguisé en leçon. Tous deux l'entendirent, tous deux entendirent les cris paniqués des corbeaux, et tous deux remarquèrent que l'arbre s'était effondré non loin de leur campement.

Susannah s'était tournée vers la source du bruit, mais ses yeux écarquillés par la panique se reposèrent sur le visage du Pistolero.

— Eddie ! dit-elle.

Un cri monta de l'immensité verdoyante qui s'étendait derrière eux – un puissant cri de rage. Un nouvel arbre s'effondra, puis un autre. On aurait cru entendre des salves de mortier. Du bois sec, pensa le Pistolero. Des arbres morts.

— *Eddie !* hurla Susannah. Je ne sais pas ce que c'est, mais *c'est tout près d'Eddie !*

Ses mains se posèrent sur les roues de son fauteuil et entreprirent laborieusement de lui faire faire demi-tour.

— Pas le temps.

Roland l'attrapa par les aisselles et la souleva. Il l'avait déjà portée lorsque le terrain était trop accidenté pour son fauteuil – Eddie lui avait rendu le même service –, mais elle ne cessait de s'étonner de son incroyable vivacité.

À un instant donné, elle était assise dans son fauteuil, un accessoire acheté durant l'automne 1962 chez le meilleur spécialiste new-yorkais. L'instant d'après, elle était juchée en équilibre instable sur les épaules de Roland, ainsi qu'une pom-pom girl, ses cuisses musclées serrées autour du cou du Pistolero, qui avait levé les bras en arrière pour lui enserrer la taille. Il se mit à courir, foulant de ses bottes le tapis d'aiguilles entre les traînées laissées par le fauteuil.

— Odetta ! cria-t-il, l'appelant sous le coup de l'émotion par le nom sous lequel il l'avait initialement connue. Ne perds pas le revolver ! Au nom de ton père !

Il sprintait à présent entre les arbres. Lorsqu'il accéléra l'allure, une mosaïque mouvante de dentelles d'ombre et de mailles de soleil défila sur leurs corps. Ils dévalaient une pente. Susannah leva la main gauche pour écarter une branche qui menaçait de lui faire quitter son perchoir. Au même instant, elle posa la main droite sur la crosse de son antique revolver et la serra.

Un peu plus d'un kilomètre, pensa-t-elle. Combien de temps faut-il pour parcourir cette distance ? Pas très longtemps, s'il ne glisse pas sur ces foutues aiguilles de pin... mais peut-être *trop* longtemps. Faites qu'il ne lui arrive rien, mon Dieu – faites qu'il n'arrive rien à mon Eddie !

Comme pour lui répondre, la bête invisible poussa un nouveau cri. Sa voix évoquait le tonnerre. Évoquait la mort.

2

C'était la plus grande et la plus ancienne des créatures peuplant la forêt jadis connue sous le nom de Grand Bois du Couchant. La plupart des immenses ormes que Roland avait remarqués dans la vallée n'étaient que des arbustes pointant timidement du sol lorsque l'ours avait surgi des

marches inconnues du Hors-Monde comme un roi vagabond et violent.

Jadis, le Vieux Peuple avait vécu dans les Bois du Couchant (c'étaient ses vestiges que Roland avait trouvés au cours des semaines précédentes) et il avait redouté l'ours colossal et immortel. Les guerriers avaient tenté de le tuer lorsqu'ils avaient découvert que leur peuple n'était pas seul dans le nouveau territoire qu'il avait revendiqué, mais si leurs flèches le mettaient en rage, elles ne lui causaient aucun dommage sérieux. Et il n'avait aucune peine à localiser la *source* de son tourment, contrairement aux autres animaux de la forêt – y compris les grands chats prédateurs qui creusaient leurs tanières dans les collines sablonneuses de l'Est. Non ; il savait d'où venaient les flèches, cet ours-là. Il le *savait*. Et pour chaque flèche qui perçait sa chair sous la masse de sa fourrure, il massacrait trois, quatre, voire une demi-douzaine de membres du Vieux Peuple. Des enfants quand il le pouvait ; des femmes quand il ne le pouvait pas. Quant aux guerriers, il les méprisait, et ils en étaient d'autant plus humiliés.

Finalement, lorsque sa véritable nature leur apparut, ils cessèrent d'essayer de le tuer. C'était, bien entendu, un démon incarné – ou l'ombre d'un dieu. Ils l'appelèrent Mir, ce qui signifiait dans la langue du Vieux Peuple : « le monde en dessous du monde ». Il mesurait plus de vingt mètres de haut et, après avoir régné plus de dix-huit siècles sur les Bois du Couchant, il se mourait. Peut-être la cause première de sa mort était-elle un micro-organisme présent dans sa provende ; peut-être était-ce la vieillesse ; il s'agissait plus probablement d'une combinaison des deux. Peu importait la cause ; le résultat – une colonie de parasites dévorants en expansion rapide dans son cerveau fabuleux – ne faisait aucun doute. Après des années de lucidité brutale et calculatrice, Mir était devenu fou.

L'ours savait qu'il y avait de nouveau des hommes dans sa forêt ; il régnait sur cette forêt et, en dépit de son immensité, rien de ce qui s'y produisait d'important n'échappait

très longtemps à son attention. S'il s'était tenu à l'écart des nouveaux venus, ce n'était pas parce qu'il les craignait mais parce qu'il n'avait rien à faire avec eux, ni eux avec lui. Puis les parasites s'étaient mis à l'œuvre et, à mesure que sa folie s'accroissait, il avait acquis la certitude que le Vieux Peuple était revenu, que les poseurs de pièges, les brûleurs d'arbres étaient revenus et allaient bientôt se livrer à leurs bonnes vieilles activités stupides et malicieuses. Gisant dans sa dernière tanière, à une cinquantaine de kilomètres du lieu où les nouveaux venus s'étaient établis, plus malade à l'aube qu'il ne l'avait été au crépuscule, il en était venu à croire que le Vieux Peuple avait enfin trouvé une arme efficace : le poison.

Cette fois-ci, il ne venait pas se venger d'une blessure bénigne, il venait les exterminer jusqu'au dernier avant que le poison n'eût raison de lui... et toute pensée déserta son esprit lorsqu'il se mit en route. Il n'avait conscience que de sa rage écarlate, du bourdonnement éraillé de la chose plantée sur sa tête – la chose qui tournait entre ses oreilles et qui avait jadis fait son travail dans un silence apaisant – et de son odorat étonnamment développé qui le conduisait droit sur le camp des trois pèlerins.

L'ours, dont le nom n'était pas Mir mais tout autre chose, s'avancait dans la forêt comme un building en marche, une tour velue aux yeux d'un brun rougeoyant. Ces yeux luisaient de fièvre et de démence. Son énorme tête, à présent ornée d'une guirlande d'aiguilles de pin et de branches cassées, ne cessait de dodeliner. De temps en temps, il éternuait dans une explosion étouffée – *AT-CHOUUM!* – et des nuages de parasites blancs et grouillants se déversaient de ses narines. Ses pattes, qui se terminaient par des griffes longues d'un mètre, déchiquetaient les arbres devant lui. Il marchait droit, laissant des traces profondes dans l'humus noir. Il empestait le baumier frais et la vieille merde.

La chose plantée sur sa tête bourdonnait et couinait, couinait et bourdonnait.

La trajectoire de l'ours était presque rectiligne : une ligne droite qui le conduirait au camp de ceux qui avaient osé revenir dans sa forêt, qui avaient osé emplir son crâne d'un supplice vert sombre. Nouveau Peuple ou Vieux Peuple, ils allaient mourir. Quand il tombait sur un arbre mort, il faisait parfois un détour pour l'abattre. Le rugissement sec de sa chute l'emplissait de plaisir ; lorsque le tronc pourri de l'arbre s'était effondré sur le sol ou couché sur un de ses congénères, l'ours reprenait sa route sous les rayons obliques du soleil que des essaims de sciure transformaient en brume dorée.

3

Deux jours plus tôt, Eddie Dean s'était remis à tailler le bois – c'était la première fois qu'il essayait de tailler quoi que ce soit depuis l'âge de douze ans. À l'époque, il aimait bien ça et il était plutôt doué. Il ne s'en souvenait pas avec certitude mais disposait d'un indice lui permettant de le croire : Henry, son frère aîné, détestait le voir tailler le bois.

Oh, regardez-moi ce petit chou ! disait Henry. Qu'est-ce que tu fais, mon petit chou ? Une maison de poupée ? Un petit pot pour ton petit zizi ? Ohhh... c'est-y pas ADORABLE ?

Henry ne disait jamais franchement à son frère de cesser de faire telle ou telle chose ; il ne lui déclarait jamais en face : *Ça t'embêterait d'arrêter ce que tu fabriques, frérot ? Parce que, tu vois, c'est vraiment bien, et quand tu fais quelque chose de vraiment bien, ça me rend nerveux. Parce que, tu vois, c'est moi qui suis censé faire des trucs bien dans cette famille. Moi. Henry Dean. Alors voilà ce que je vais faire, frérot : je ne vais pas arrêter de te tarabuster au sujet de ces trucs. Je ne viendrai pas te dire en face : « Ne fais pas ça, ça me rend nerveux », parce que je risquerais d'avoir l'air un peu cinglé, tu vois. Mais je peux te tarabuster*

en paix, parce que c'est ce que font tous les grands frères, pas vrai ? Ça fait partie de notre image de marque. Je vais te tarabuster, te taquiner et me moquer de toi jusqu'à ce que... tu... LAISSES... TOMBER ! OK ?

Non, ce n'était pas OK, pas vraiment, mais chez les Dean, c'était plus ou moins Henry qui faisait la loi. Et jusqu'à une date récente, ça lui avait paru correct – pas OK, mais *correct*. À bien y réfléchir, il y avait une différence, minime mais cruciale. Si ça paraissait correct, c'était pour deux raisons. La première était évidente ; la deuxième était plus subtile.

Première raison : c'était Henry qui devait Faire Gaffe à Eddie quand Mme Dean était au boulot. Il devait Faire Gaffe tout le temps, car il y avait jadis eu une *sœur* Dean, qu'est-ce que vous dites de ça ? Si elle avait vécu, elle aurait eu quatre ans de plus qu'Eddie et quatre de moins qu'Henry, mais elle n'avait pas vécu, et là était le problème. Elle avait été écrasée par un chauffard ivre alors qu'Eddie avait deux ans. Elle regardait des enfants jouer à la marelle sur le trottoir quand c'était arrivé.

Lorsqu'il était plus jeune, Eddie pensait souvent à sa sœur en écoutant Mel Allen commenter les matches sur le Yankee Baseball Network. Quand un joueur faisait un lancer superbe, Mel se mettait à beugler : « Sabre de bois ! Il a envoyé valser cette balle ! À TOUT À L'HEURE ! » Eh bien, le chauffard avait envoyé valser Gloria Dean, sabre de bois, à tout à l'heure. Gloria se trouvait désormais sur le grand pont supérieur du ciel, et ce n'était pas parce qu'elle n'avait pas eu de chance, ni parce que l'État de New York n'avait pas décidé de retirer le permis à ce connard après sa troisième contredanse, ni même parce que Dieu s'était penché pour ramasser une cacahuète, c'était arrivé (ainsi que Mme Dean le rappelait fréquemment à ses fils) parce que personne n'était là pour Faire Gaffe à Gloria.

Henry avait pour mission de veiller à ce que rien de semblable n'arrivât à Eddie. C'était son boulot, et il le faisait bien, mais ce n'était pas facile. Henry et Mme Dean étaient

d'accord au moins sur ce point. Tous deux rappelaient fréquemment à Eddie les sacrifices consentis par Henry pour le protéger des chauffards, des voyous, des drogués et peut-être même des extraterrestres maléfiques qui rôdaient sans doute dans les environs immédiats du pont supérieur, des extraterrestres qui pouvaient décider de quitter leur ovni en jet-skis à propulsion atomique, pour kidnapper des petits garçons comme Eddie Dean. Cette terrible responsabilité rendait déjà Henry particulièrement nerveux, et il ne fallait surtout pas accentuer sa nervosité. Si Eddie faisait quelque chose qui rendait Henry encore *plus* nerveux, Eddie devait cesser immédiatement. C'était une façon de remercier Henry pour tout le temps qu'il consacrait à Faire Gaffe à Eddie. Quand on considérait le problème sous cet angle, on voyait bien qu'il était injuste de faire certaines choses mieux qu'Henry.

Puis il y avait la raison plus subtile. Cette raison-là (le monde en dessous du monde, pourrait-on dire) était d'autant plus importante qu'elle était impossible à formuler : Eddie ne pouvait pas se permettre d'être meilleur qu'Henry parce qu'Henry n'était presque bon à rien... sauf à Faire Gaffe à Eddie, bien sûr.

Henry lui avait appris à jouer au basket dans le terrain de jeu situé près de l'immeuble où ils vivaient – lui-même situé dans une banlieue bétonnée à l'horizon de laquelle se dressaient les tours de Manhattan et où les allocations chômage régnaient sans partage. Eddie était beaucoup plus petit qu'Henry, de huit ans son aîné, mais il était aussi beaucoup plus rapide. Il semblait être né pour jouer au basket ; dès qu'il posait le pied sur le terrain craquelé, dès qu'il avait le ballon en main, les passes les plus magiques semblaient jaillir de ses extrémités nerveuses. Il était plus rapide, mais cela ne comptait pas pour grand-chose. Voilà ce qui comptait : il était *meilleur* qu'Henry. S'il ne l'avait pas déduit du résultat de leurs petites séances d'entraînement, les regards furibonds d'Henry et les petites tapes amicales dont il le gratifiait sur le chemin du retour auraient suffi à lui ouvrir

les yeux. Ces petites tapes amicales étaient soi-disant des plaisanteries – « Tu as bronché... deux tapes ! », s'exclamait Henry, et ensuite *pa-f-paf* ! deux petits coups dans le biceps –, mais Eddie ne les trouvait pas drôles. Elles ressemblaient davantage à des mises en garde. C'était la façon qu'avait Henry de lui dire : *T'as intérêt à ce que je n'aie pas l'air d'un con à côté de toi quand tu joues au basket, frérot ; t'as intérêt à te rappeler que je Fais Gaffe à Toi.*

Idem pour la lecture... le base-ball... le jeu de Ring-a-Levio... les maths... et même le saut à la corde, qui était pourtant un jeu de fille. C'était lui le meilleur, du moins en puissance, et ce secret devait être protégé à tout prix. Parce qu'Eddie était le plus jeune. Parce qu'Henry Faisait Gaffe à lui. Mais l'élément le plus important de cette raison subtile était aussi le plus simple : le secret devait être gardé parce qu'Henry était le grand frère d'Eddie et parce qu'Eddie l'adorait.

4

Deux jours plus tôt, alors que Susannah dépouillait un lapin et que Roland préparait le souper, Eddie était allé se promener dans la forêt au sud du campement. Il avait aperçu une drôle de bosse dépassant d'une souche. Une étrange sensation – sans doute celle que l'on appelle déjà-vu, supposa-t-il – le parcourut et il se retrouva les yeux fixés sur la bosse, qui ressemblait à un bouton de porte mal fichu. Il constata distraitement qu'il avait la bouche sèche.

Au bout de plusieurs secondes, il se rendit compte qu'il regardait la bosse dépassant de la souche mais qu'il pensait à l'arrière-cour de l'immeuble où Henry et lui avaient vécu – la chaleur du béton sous son cul, la puanteur atroce montant du conteneur de déchets au fond de la ruelle. Il voyait en esprit un bout de bois dans sa main gauche et

dans sa main droite un couteau à découper prélevé dans le tiroir près de l'évier. La bosse sur la souche avait ramené à la surface de son esprit le souvenir de cette brève période où il s'était pris de passion pour le bois taillé. Ce souvenir était si profondément enfoui en lui qu'il ne l'avait pas tout de suite identifié comme tel.

Ce qu'il aimait le plus quand il taillait le bois, c'était le moment où il *voyait* le résultat de son travail avant même de l'avoir commencé. Il voyait parfois une voiture ou un camion. Parfois un chien ou un chat. Il avait même vu une fois le visage d'une idole – un de ces monolithes de l'île de Pâques qu'il avait aperçus à l'école dans le *National Geographic*. Ce bout de bois-là avait sacrément bien tourné. Le jeu consistait à extraire le maximum de choses du bout de bois sans le casser. On n'arrivait jamais à extraire la totalité de l'objet qu'on y avait vu, mais à condition d'être soigneux, on en tirait parfois une bonne partie.

Il y avait quelque chose dans la bosse qui poussait sur cette souche. Il serait sûrement capable d'en extraire pas mal à l'aide du couteau de Roland – l'outil le plus pratique et le mieux affûté qu'il ait jamais utilisé.

Au fond de ce bout de bois, quelque chose attendait patiemment que quelqu'un – quelqu'un comme lui ! – le fasse sortir. Le libère.

Oh, regardez-moi ce petit chou ! Qu'est-ce que tu fais, mon petit chou ? Une maison de poupée ? Un petit pot pour ton petit zizi ? Une fronde pour faire semblant de chasser le lapin, comme les grands ? Ohhh... c'est-y pas ADORABLE ?

Il sentit monter en lui un flot de honte, une impression de malaise ; toujours ce secret qu'il fallait protéger à tout prix, puis il se rappela – une nouvelle fois – qu'Henry Dean, qui était devenu au fil des ans le Grand Sage & Éminent Junkie, était mort. Cette constatation n'avait pas encore fini de le surprendre ; elle s'abattait régulièrement sur lui, éveillant en lui tantôt le chagrin, tantôt la honte et tantôt la colère. Ce jour-là, deux jours avant que l'immense ours ne

surgisse des corridors verts de la forêt, elle éveilla en lui le plus surprenant des sentiments. Un soulagement mêlé d'une joie triomphante.

Il était libre.

Eddie avait emprunté le couteau de Roland. Il extirpa soigneusement la bosse de la souche, puis la rapporta avec lui et s'assit au pied d'un arbre, la tournant et la retournant dans tous les sens. Ce n'était pas exactement elle qu'il regardait ; il regardait *en* elle.

Susannah avait fini de dépouiller le lapin. Elle mit la viande dans la marmite qui chauffait déjà ; elle tendit la peau entre deux bâtons, l'attachant avec des lanières de cuir fournies par Roland. Plus tard, après le souper, Eddie commencerait à la nettoyer. Avançant sans effort sur ses bras et sur ses jambes mutilées, elle rampa jusqu'au grand pin au pied duquel s'était installé Eddie. Près du feu, Roland émiettait des fines herbes inconnues – et sans nul doute délicieuses – dans la marmite.

— Qu'est-ce que tu fais, Eddie ?

Eddie se vit contraint de réprimer une envie absurde de cacher le bout de bois dans son dos.

— Rien, dit-il. J'avais envie de tailler quelque chose. (Il marqua une pause, puis ajouta :) Mais je ne suis pas très bon.

On aurait dit qu'il tentait de la rassurer.

Susannah lui avait jeté un regard intrigué. L'espace d'un instant, elle sembla sur le point de dire quelque chose, puis se contenta de hausser les épaules et de s'éloigner. Elle ne comprenait pas pourquoi Eddie paraissait avoir honte de passer le temps en taillant un bout de bois – son père faisait ça sans arrêt –, mais s'il avait besoin de lui en parler, il finirait bien par s'y résoudre.

Il savait que ce sentiment de culpabilité était stupide et sans objet, mais il savait aussi qu'il se sentirait plus à l'aise pour travailler en l'absence de Roland et de Susannah. Il est beaucoup plus difficile de triompher de son enfance que de triompher de l'héroïne.

Lorsqu'ils s'absentaient tous les deux, pour chasser, pour tirer ou pour jouer au maître et à l'élève, Eddie se mettait à la tâche avec une habileté surprenante et un plaisir sans cesse croissant. La forme était bien là ; il ne s'était pas trompé. Elle était toute simple, et le couteau de Roland la libérait de sa gangue avec une facilité déconcertante. Eddie pensa qu'il allait l'extraire presque en totalité, ce qui signifiait que la fronde serait sans doute une arme très pratique. Pas grand-chose comparé aux revolvers de Roland, peut-être, mais quelque chose qu'il aurait fait tout seul. *Lui-même*. Et cette idée lui procurait un grand plaisir.

Il n'entendit pas le premier corbeau qui s'envola brusquement en poussant des cris paniqués. Il était déjà occupé à penser – à espérer – qu'il risquait avant longtemps de voir un arbre où était emprisonnée la forme d'un arc.

5

Il entendit l'ours approcher seulement quelques instants avant Roland et Susannah, plongé dans cet état de concentration qui accompagne l'impulsion créatrice la plus douce et la plus puissante. Cela faisait longtemps qu'il avait banni cette impulsion de sa vie, et elle s'était à présent emparée de lui corps et âme. Eddie en était ravi.

Ce ne fut pas le fracas des arbres abattus qui l'en arracha, mais le tonnerre du .45 provenant du sud. Il leva les yeux, sourit et écarta une mèche de cheveux de son front avec une main poisseuse de résine. En cet instant, adossé à un immense pin bordant la clairière où il se sentait chez lui, le visage strié de lumière dorée aux nuances vertes, il paraissait bien beau – un jeune homme aux cheveux noirs indisciplinés qui menaçaient constamment de retomber en masse sur son front, un jeune homme à la bouche ferme et mobile et aux yeux noisette.

L'espace d'un instant, ses yeux se posèrent sur l'autre revolver de Roland, glissé dans son étui suspendu à une branche toute proche, et il se surprit à se demander depuis combien de temps Roland ne s'était pas déplacé sans au moins une de ses armes fabuleuses posée sur ses hanches. Cette question en engendra deux autres.

Quel *âge* avait-il, cet homme qui avait arraché Eddie et Susannah à leur monde et à leurs *quand*? Et, ce qui était beaucoup plus important, qu'est-ce qui clochait chez lui?

Susannah lui avait promis qu'elle aborderait ce sujet aujourd'hui... si elle se débrouillait bien et si Roland ne se mettait pas en pétard, bien sûr. Eddie ne pensait pas que Roland le lui dirait – du moins pas tout de suite –, mais il était temps que le vieux, grand et moche, sache qu'ils *savaient* que quelque chose *clochait*.

— Il y aura de l'eau si Dieu le veut, dit Eddie.

Il se remit à l'ouvrage, un petit sourire aux lèvres. Susannah et lui citaient de plus en plus souvent les petits dictons de Roland... vice-versa. On aurait presque dit qu'ils formaient les deux moitiés d'un même...

Un arbre s'effondra tout près et Eddie bondit aussitôt sur ses pieds, la fronde ébauchée dans une main et le couteau de Roland dans l'autre. Il scruta la forêt dans la direction d'où provenait le bruit, le cœur battant, les sens enfin en alerte. Quelque chose s'approchait. Il l'entendait à présent piétiner les fourrés d'un pas impitoyable et s'étonnait amèrement d'avoir mis tant de temps à le remarquer. Au fond de son esprit, une petite voix lui déclara qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Ça lui apprendrait à faire quelque chose mieux qu'Henry, à rendre Henry nerveux.

Un nouvel arbre s'effondra dans un craquement étouffé. Eddie aperçut un nuage de sciure monter dans l'air au-dessus d'un sentier grossièrement tracé entre les immenses sapins. La créature responsable de ce nuage poussa soudain un hurlement – un cri enragé à vous nouer les tripes.

Quoi que ce fût, c'était énorme, putain !

Eddie laissa choir le bout de bois, puis lança le couteau de Roland vers un arbre situé à cinq mètres sur sa gauche. Il tourna deux fois sur lui-même avant de se planter dans le tronc en frémissant. Eddie saisit le .45 de Roland et l'arma.

Je reste ici ou je fiche le camp ?

Mais il s'aperçut bien vite qu'il n'avait plus le choix. La créature était aussi *rapide* qu'elle était gigantesque et il était désormais trop tard pour fuir. Il distingua son immense silhouette au bout du sentier, une silhouette qui dominait la majorité des arbres. Elle fonçait droit sur lui de sa démarche lourde, et lorsque ses yeux se posèrent sur Eddie Dean, elle poussa un nouveau hurlement.

— Bon Dieu, je suis *foutu*, murmura Eddie.

Un nouvel arbre ploya, craqua dans un bruit de mortier, et s'effondra sur le sol dans un nuage de poussière et d'aiguilles de pin. L'animal se dirigeait à présent vers la clairière où il se trouvait, un ours aussi grand que King Kong. Le sol tremblait sous ses pas.

Que vas-tu faire, Eddie ? demanda soudain la voix de Roland. *Réfléchis ! C'est le seul avantage que tu as sur cette créature. Que vas-tu faire ?*

Il ne se croyait pas capable de tuer ce monstre. Avec un bazooka, peut-être, mais sûrement pas avec le .45 du Pistolero. Il pouvait s'enfuir, mais l'animal n'aurait sans doute aucun mal à le rattraper. Il estima à cinquante pour cent ses chances de finir en gelée de groseille sous les grosses pattes de l'ours.

Alors, qu'est-ce que tu fais ? Tu restes planté là et tu lui tires dessus ou tu fous le camp comme si tu avais le feu au cul ?

Il existait une troisième possibilité, pensa-t-il. Il pouvait grimper.

Il se tourna vers l'arbre près duquel il s'était assis. C'était un immense sapin chenu, de loin le plus grand de tous les arbres de cette partie de la forêt. La première branche étendait son ramage vert deux mètres cinquante au-dessus

du sol. Eddie rabaissa le percuteur du revolver et le glissa à la ceinture de son pantalon. Il sauta, agrippa la branche et se hissa à la force du poignet. Derrière lui, l'ours poussa un nouveau hurlement en pénétrant dans la clairière.

Le monstre l'aurait quand même massacré, il aurait quand même laissé ses tripes pendues aux branches comme des rubans multicolores, s'il n'avait pas été saisi à ce moment précis par une nouvelle crise d'éternuements. Il éparpilla d'un coup de patte rageur les cendres encore fumantes du feu de camp, puis se courba et posa ses énormes pattes antérieures sur ses énormes cuisses, évoquant l'image d'un vieillard vêtu d'un manteau de fourrure, un vieillard atteint d'un rhume carabiné. Il éternua à plusieurs reprises – *AT-CHOUM ! AT-CHOUM ! AT-CHOUM !* – et un essaim de parasites s'envola de son museau. Un jet d'urine chaude jaillit entre ses pattes postérieures et éteignit les braises éparpillées sur le sol.

Eddie profita des quelques instants de répit qui lui étaient ainsi accordés. Il grimpa le long de l'arbre avec l'agilité d'un singe, ne stoppant son ascension qu'une fois pour s'assurer que le revolver du Pistolero se trouvait toujours passé à sa ceinture. Il était terrifié, à moitié persuadé de sa mort prochaine (à quoi s'attendait-il à présent qu'Henry n'était plus là pour faire gaffe à lui ?), mais un rire dément s'échappa néanmoins de ses lèvres. Me voilà coincé sur un arbre, pensa-t-il. Qu'est-ce que vous dites de ça, les mecs ? Coincé par un ours aussi grand que Godzilla.

Le monstre releva la tête, la chose qui tournait entre ses oreilles accrocha un rayon de soleil, et il chargea l'arbre où s'était réfugié Eddie. Il leva une patte et l'abassa violemment, cherchant à cueillir Eddie comme une pomme de pin. Les puissantes griffes lacérèrent la branche où il se trouvait alors qu'il bondissait vers une branche supérieure. Elles lacérèrent également une de ses chaussures, la déchirant en deux morceaux qui s'envolèrent dans les airs.

C'est pas grave, pensa Eddie. Si tu veux aussi l'autre, Gros Nounours, je te la file. De toute façon, elles étaient pourries.

L'ours se mit à rugir et à attaquer l'arbre, traçant de larges sillons dans son antique écorce, des blessures d'où suinta une résine étincelante. Eddie poursuivait son ascension. Les branches se faisaient moins épaisses et, lorsqu'il jeta un bref regard sous lui, ses yeux se rivèrent sur les yeux troubles de l'ours. Derrière sa tête velue, la clairière ressemblait à une cible dont le centre aurait été les restes du foyer.

— Tu m'as raté, espèce de gros sac à... commença Eddie, et l'ours, la tête toujours levée vers lui, choisit ce moment pour éternuer.

Eddie fut aussitôt aspergé par une morve tiède où grouillaient des milliers de petits vers blancs. Ils se tortillèrent frénétiquement sur sa chemise, sur ses avant-bras, sur sa gorge et sur son visage.

Il poussa un cri de surprise et d'écœurement. Il leva la main pour s'essuyer les yeux et la bouche, manqua perdre l'équilibre et réussit de justesse à passer un bras autour d'une branche. Il s'accrocha à elle et se passa la main sur le corps, en chassant des paquets de morve et de vers. L'ours rugit et frappa l'arbre une nouvelle fois. Le sapin frémit comme le mât d'un navire en pleine tempête... mais les sillons qui venaient d'apparaître sur son écorce étaient à plus de deux mètres en dessous de la branche où s'étaient plantés les pieds d'Eddie.

Il s'aperçut que les vers étaient mourants – ils avaient dû commencer à mourir dès qu'ils avaient été expulsés des organes infectés du monstre. Cela lui remonta le moral et il se remit à grimper. Il s'arrêta trois ou quatre mètres plus haut, hésitant à poursuivre son ascension. Le diamètre du tronc, qui était d'environ deux mètres cinquante à sa base, ne mesurait pas plus de cinquante centimètres en son milieu. Eddie s'était planté sur deux branches différentes pour mieux répartir son poids, mais il les sentait néanmoins

ployer toutes les deux. Il avait à présent une belle vue sur la forêt et sur les collines de l'Ouest, tapis ondoyant déroulé sous ses yeux. Dans d'autres circonstances, il se serait senti récompensé par le panorama.

Maman, je suis le maître du monde, pensa-t-il. Il baissa à nouveau les yeux vers l'ours et la stupéfaction l'envahit, chassant de son esprit toute pensée cohérente.

Il y avait quelque chose qui poussait sur la tête de l'animal, et ce quelque chose ressemblait à une antenne radar.

Le gadget tournait sur lui-même en suivant un rythme saccadé, reflétant l'éclat du soleil, et Eddie l'entendit grincer doucement. Il avait possédé quelques voitures dans le temps – le genre de tires que les vendeurs de voitures d'occasion réservent aux amateurs de bricolage – et le bruit qui émanait de ce gadget lui rappelait celui d'un roulement à billes ayant besoin d'être remplacé.

L'ours poussa un long grondement sourd. Une écume jaunâtre, grumeleuse et infestée de vers coula entre ses mâchoires. Eddie avait peut-être déjà vu la folie à l'état pur (notamment chaque fois qu'il s'était retrouvé face à face avec cette salope de Detta Walker), mais cela n'avait rien de comparable avec ce qu'exprimait ce visage... qui, heureusement, se trouvait à une dizaine de mètres de lui, les griffes de l'ours ne pouvant quant à elles parvenir qu'à cinq mètres de ses pieds. De plus, l'arbre où il s'était perché était bien vivant, contrairement à ceux sur lesquels l'ours s'était défoulé en fonçant vers la clairière.

— Impasse à la mexicaine, mon vieux, haleta Eddie.

Il essuya son front en sueur d'une main poisseuse de résine et jeta le résidu de sa toilette à la gueule de l'ours.

Alors, la créature que le Vieux Peuple avait baptisée Mir étreignit l'arbre de ses grosses pattes et se mit à le secouer. Eddie saisit le tronc et s'y accrocha désespérément, les yeux fermés, et le sapin se mit à osciller comme un pendule.

Roland fit halte à la lisière de la forêt. Susannah, perchée sur ses épaules, observa la scène qui se déroulait de l'autre côté de la clairière avec des yeux incrédules. La créature était plantée au pied de l'arbre près duquel Eddie était assis lorsque tous deux étaient partis trois quarts d'heure plus tôt. Branches et aiguilles ne lui permettaient d'apercevoir que des fragments de son corps velu. Le second ceinturon de Roland gisait aux pieds du monstre. Elle vit que l'étui était vide.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle.

L'ours poussa un hurlement de femme terrorisée et se mit à secouer le sapin. Les branches s'agitèrent comme sous une bourrasque. Susannah leva les yeux et aperçut une silhouette sombre près de la cime. Eddie étreignait le tronc de toutes ses forces pour résister aux violentes oscillations de l'arbre. Sous ses yeux, il lâcha prise d'une main et agita frénétiquement le bras.

— *Qu'est-ce qu'on fait ?* cria-t-elle en se penchant vers Roland. *Il va le faire tomber ! Qu'est-ce qu'on fait ?*

Roland s'efforça de trouver une idée, mais une étrange sensation l'habitait à présent – une sensation qui l'habitait en permanence mais qui se faisait plus aiguë en période de stress. Il avait l'impression d'être deux hommes coexistant à l'intérieur de son crâne. Chacun d'eux avait son propre stock de souvenirs et lorsqu'ils se mettaient à se quereller, chacun affirmant que ses souvenirs étaient les bons, le Pistolero avait l'impression d'être déchiré en deux. Il fit un effort désespéré pour réconcilier ses deux moitiés et y réussit... du moins provisoirement.

— C'est l'un des Douze ! s'écria-t-il. Un des Gardiens ! C'est sûrement ça ! Mais je croyais qu'ils étaient...

L'ours poussa un nouveau beuglement en direction d'Eddie. Il se mit à gifler l'arbre comme un boxeur attaquant un

punching-ball. Plusieurs branches se brisèrent et tombèrent à ses pieds.

— *Quoi donc ?* hurla Susannah. *Quelle est la suite ?*

Roland ferma les yeux. Une voix se mit à crier dans son crâne : *Le garçon s'appelait Jake !* Une autre voix lui répondit : *Il n'y avait PAS de garçon ! Il n'y avait PAS de garçon, et tu le sais parfaitement !*

Allez-vous-en, vous deux, gronda-t-il intérieurement, puis il dit à Susannah :

— Tire-lui dessus ! Tire-lui dans le cul ! Il va se retourner et charger ! À ce moment-là, tu verras quelque chose sur sa tête ! Ça...

L'ours se remit à hurler. Il renonça à frapper le pin et recommença à le secouer. On entendait à présent de sinistres craquements au niveau de sa cime.

Lorsqu'il put de nouveau se faire entendre, Roland reprit :

— Je crois que ça ressemble à un chapeau ! Un chapeau en acier ! Tire dessus, Susannah ! Et ne le rate pas !

Elle se sentit soudain envahie par la terreur – et par une autre émotion totalement inattendue : une terrible sensation d'isolement.

— *Non ! Je vais le rater ! Tire-lui dessus, Roland !*

Elle s'escrima sur le revolver, cherchant à l'extirper de son étui pour le donner au Pistolero.

— Je ne peux pas ! cria celui-ci. Je n'ai pas un bon angle de tir ! C'est *toi* qui dois le faire, Susannah ! C'est ta véritable épreuve, et tu as intérêt à la réussir !

— *Roland...*

— *Il veut briser l'arbre pour faire tomber sa cime ! Tu ne le vois donc pas ?*

Elle regarda le revolver qu'elle tenait dans sa main. Regarda à l'autre bout de la clairière, où la gigantesque silhouette de l'ours était occultée par un nuage de poussière et d'aiguilles vertes. Regarda Eddie, qui oscillait comme un métronome. Eddie était sans doute armé du second revolver, mais il ne pouvait pas s'en servir sans courir le risque de

tomber de sa branche tel un fruit trop mûr. Et il risquait de se tromper de cible.

Elle leva son arme. Son estomac était noué par l'angoisse.

— Tiens-moi bien, Roland, dit-elle. Sinon...

— Ne t'inquiète pas !

Elle tira à deux reprises, deux coups de feu rapprochés comme le lui avait appris Roland. Aussi sèches que deux coups de fouet, les détonations étouffèrent le vacarme produit par l'ours. Elle vit les deux balles se loger dans sa fesse gauche, séparées par moins de cinq centimètres.

Le monstre poussa un cri de surprise, de douleur et de protestation. Une de ses énormes pattes antérieures émergea de l'épais feuillage pour se poser sur ses blessures. Elle dégouttait de sang lorsqu'elle remonta avant de disparaître. Susannah imagina l'ours en train d'examiner sa patte ensanglantée. Puis on entendit une série de froissements et de craquements, et l'ours se retourna tout en se mettant à quatre pattes afin de courir plus vite. Elle vit son visage pour la première fois et son cœur cessa de battre. Son museau était souillé d'écume ; ses grands yeux luisaient comme des lampes. Sa tête velue se tourna vers la gauche... puis vers la droite... et ses yeux se posèrent sur Roland, qui se tenait debout, les jambes écartées, tenant Susannah en équilibre sur ses épaules.

L'ours poussa un cri assourdissant et chargea.

7

Récite ta leçon, Susannah Dean, et sois sincère.

L'ours fonçait sur eux de sa démarche dandinante ; on aurait dit un tracteur d'usine emballé sur lequel on aurait jeté un énorme tapis mangé aux mites.

Ça ressemble à un chapeau ! Un chapeau en acier !

Elle vit ce dont parlait Roland... mais ça ne ressemblait pas à un chapeau à ses yeux. Ça ressemblait à une antenne radar – une version miniature des antennes qu'elle avait vues aux actualités dans un reportage sur le dispositif de défense censé protéger les États-Unis d'une attaque russe. Cette cible était plus grosse que les cailloux qu'elle avait pulvérisés un peu plus tôt, mais elle était aussi plus éloignée. Elle était parcourue de trompeuses taches d'ombre et de soleil.

Je ne vise pas avec ma main ; celle qui vise avec sa main a oublié le visage de son père.

Je n'y arriverai pas !

Je ne tire pas avec ma main ; celle qui tire avec sa main a oublié le visage de son père.

Je vais le rater ! Je le sais !

Je ne tue pas avec mon arme ; celle qui tue avec son arme a oublié le visage de son père.

— Descends-le ! rugit Roland. *Descends-le*, Susannah !

Avant même d'appuyer sur la détente, elle vit la balle atteindre sa cible, propulsée par le farouche désir qu'elle avait de tirer au but, ni plus ni moins. Toute peur la déserta. Son esprit n'était plus habité que par une profonde froideur et elle eut le temps de penser : C'est ça *qu'il* ressent. Mon Dieu – comment peut-il le supporter ?

— Je tue avec mon cœur, fils de pute, dit-elle, et le revolver du Pistolero rugit dans sa main.

8

L'objet argenté reposait sur une tige d'acier plantée dans le crâne de l'ours. La balle tirée par Susannah l'atteignit en plein centre et l'antenne radar explosa en une centaine de fragments étincelants. La tige fut aussitôt parcourue par une toile d'éclairs bleus qui recouvrirent l'espace d'un instant la totalité de la tête de l'ours.

Il se dressa sur ses pattes postérieures en poussant un hurlement de supplicé, boxant le vide de ses pattes antérieures. Puis il tourna maladroitement sur lui-même et agita les bras, comme pris d'une soudaine envie de s'envoler. Il essaya de pousser un nouveau rugissement, mais le son qui s'échappa de sa gueule ressemblait davantage au beuglement brouillé d'une sirène d'alerte.

— Très bien, dit Roland d'une voix épuisée. Tu as bien visé et bien tiré.

— Dois-je encore tirer ? demanda Susannah, hésitante.

L'ours continuait à décrire des cercles de sa démarche pataude, mais son corps penchait de plus en plus en avant et sur le côté. Il heurta un petit arbre, rebondit, manqua tomber à la renverse, et se remit à tourner en rond.

— C'est inutile, dit Roland.

Elle sentit ses mains l'agripper par la taille et la soulever. L'instant d'après, elle était assise par terre, les cuisses croisées. Eddie descendait lentement de son perchoir, mais elle ne le voyait pas. Elle n'arrivait pas à arracher son regard de l'ours.

Elle avait vu les baleines de l'Aquarium de Mystic, dans le Connecticut, et estimait qu'elles étaient plus grandes – sans doute beaucoup plus grandes – que ce monstre, mais celui-ci était certainement le plus grand animal terrestre qu'elle ait jamais vu. Et, de toute évidence, il était mourant. Ses rugissements s'étaient transformés en gargouillis liquides et il paraissait aveugle en dépit de ses yeux grands ouverts. Il errait sans but autour du campement, renversant un râtelier de peaux en train de sécher, démolissant le petit abri qu'elle partageait avec Eddie, rebondissant contre les arbres, Elle aperçut la tige plantée dans son crâne. Des volutes de fumée en montaient, comme si la balle avait mis le feu à son cerveau.

Eddie arriva sur la branche la plus basse de l'arbre qui lui avait sauvé la vie et l'enfourcha en tremblant.

— Sainte Marie, mère de Dieu, dit-il. Je l'ai sous les yeux et je n'arrive toujours pas à croi...

L'ours se tourna vivement vers lui. Eddie descendit d'un bond et fila rejoindre Susannah et Roland. L'ours ne remarqua rien ; adoptant une démarche de poivrot, il se dirigea vers le sapin où s'était réfugié Eddie, essaya de le saisir, échoua et tomba à genoux. On entendait d'autres bruits provenant de son corps, des bruits qui évoquaient aux oreilles d'Eddie un moteur de camion ayant claqué son arbre de transmission.

Un spasme agita le monstre et il rejeta la tête en arrière. Ses griffes s'élevèrent vers son visage et le lacérèrent. Du sang grouillant de vers en jaillit, aspergeant le sol. Puis il s'effondra, faisant trembler la terre sous sa masse, et se figea. Après plusieurs siècles d'une étrange existence, l'ours que le Vieux Peuple avait baptisé Mir – le monde en dessous du monde – était mort.

9

Eddie souleva Susannah, noua ses mains poisseuses au creux de ses reins, et l'embrassa goulûment. Il sentait la sueur et la résine. Elle lui caressa les joues, lui caressa le cou ; elle passa les mains dans ses cheveux ruisselants. Elle avait une envie irrésistible de le toucher partout jusqu'à ce qu'elle soit absolument sûre de sa réalité.

— Ce monstre a failli m'avoir, dit-il. J'avais l'impression d'être sur un manège d'enfer. Quel tir ! Bon Dieu, Suzie... quel tir !

— J'espère que je n'aurai plus jamais à faire un truc pareil, dit-elle.

Mais une petite voix s'éleva en elle pour la contredire. Cette voix insinuait qu'il lui *tardait* de refaire un truc pareil. Et elle était froide, cette petite voix. Glaciale.

— Qu'est-ce que... commença Eddie en se tournant vers Roland, mais Roland n'était plus là.

Il se dirigeait lentement vers l'ours, qui gisait à présent sur le sol, les genoux levés. De ses entrailles en cours de désintégration montait une série de hoquets et de gargouillis étouffés.

Roland aperçut son couteau planté dans un arbre près du vétéran scarifié qui avait sauvé la vie d'Eddie. Il le dégagea et l'essuya sur la veste en peau de daim qui remplaçait les haillons qu'il portait lorsqu'ils avaient quitté la plage. Il fit halte près de l'ours, le contemplant avec un mélange de pitié et d'émerveillement.

Salut, l'inconnu, pensa-t-il. Salut, vieil ami. Je n'ai jamais vraiment cru en toi. Je pense qu'Alain croyait en toi, et je sais que Cuthbert croyait en toi – Cuthbert croyait en *tout* –, mais j'étais le sceptique de la bande. Je pensais que tu n'étais qu'un conte pour enfants... une des histoires qui flottaient dans la tête creuse de ma nourrice avant de franchir le seuil de ses lèvres bavardes. Mais tu as toujours été là, un réfugié de l'ancien temps, comme les pompes du relais et les vieilles machines sous les montagnes. Les Lents Mutants qui vénéraient ces vestiges fracassés sont-ils les ultimes descendants du peuple qui vivait jadis dans cette forêt et qui a fini par fuir ton courroux ? Je ne le sais pas, je ne le saurai jamais... mais cela me paraît plus que probable. Oui. Et puis je suis arrivé avec mes amis – mes nouveaux amis si dangereux qui ressemblent de plus en plus à mes anciens amis si dangereux. Nous sommes arrivés, tissant notre cercle magique autour de nous et autour de tout ce que nous touchons, le tissant de fils empoisonnés, et te voilà à présent, gisant à nos pieds. Le monde a encore changé, et cette fois-ci, mon vieil ami, c'est toi qui es resté en arrière.

Une chaleur malade rayonnait encore du corps du monstre. Des hordes de parasites jaillissaient de sa gueule et de son museau, mais ils périssaient presque aussitôt. Deux piles d'un blanc cireux poussaient de chaque côté de sa tête.

Eddie s'approcha lentement. Il avait calé Susannah contre sa hanche, la portant comme une mère porte son bébé.

— Qu'est-ce que c'était que ce monstre, Roland ? Tu le connaissais ?

— Je crois qu'il a dit que c'était un des Gardiens, expliqua Susannah.

— Oui. (La voix de Roland exprimait l'étonnement.) Je pensais qu'ils avaient tous disparu, qu'ils *devaient* avoir disparu... s'ils avaient jamais existé ailleurs que dans les contes de bonne femme.

— Je ne sais pas ce que c'était que ce monstre, mais en tout cas, il était fou à lier, dit Eddie.

Roland eut un petit sourire.

— Si tu avais vécu deux ou trois mille ans, tu serais fou à lier, toi aussi.

— Deux ou trois mille... Bon Dieu !

— Est-ce que c'est vraiment un ours ? demanda Susannah. Et qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Elle désignait ce qui semblait être une plaque de métal fixée à l'une des pattes postérieures de l'ours. Elle était presque entièrement dissimulée par ses poils touffus, mais le soleil de l'après-midi se reflétait sur sa surface en acier inoxydable et la rendait ainsi visible.

Eddie s'agenouilla et tendit une main hésitante vers la plaque, conscient des étranges cliquetis étouffés qui montaient encore des entrailles du géant terrassé. Il se tourna vers Roland.

— Vas-y, lui dit le Pistolero. Il est mort et bien mort.

Eddie écarta une touffe de poils et se pencha plus près. On avait composé des mots dans le métal. Ils étaient bien érodés, mais lisibles au prix d'un petit effort.

NORTH CENTRAL POSITRONICS, LTD.

Granite City

Corridor Nord-Est

Modèle 4 GARDIEN

N° de série AA 24123 CX 755431297 L 14

Type/Espèce OURS

SHARDIK

°*NR*NE PAS REMPLACER LES CELLULES SUBATOMIQUES*NR°

— Seigneur Jésus, ce truc est un *robot*, dit Eddie à voix basse.

— Ce n'est pas possible, dit Susannah. Il a *saigné* quand je lui ai tiré dessus.

— Peut-être, mais les ours normaux ne se baladent pas avec une antenne radar sur la tête. Et, pour autant que je le sache, les ours normaux ne vivent pas deux ou trois mil... (Il s'interrompt soudain pour regarder Roland. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix outrée.) Roland, qu'est-ce que tu fabriques ?

Roland ne lui répondit pas ; c'était inutile. Ce qu'il fabriquait était parfaitement évident : il énucléait l'ours à l'aide de son couteau. Ses gestes étaient vifs, nets et précis. Lorsque l'opération fut achevée, une boule de gelée brune resta quelques instants en équilibre sur la lame de son couteau, puis il la jeta d'un geste sec. Quelques vers sortirent de l'orbite vide, tentèrent de ramper jusqu'au museau, puis moururent.

Le Pistolero se pencha sur l'orbite béante de Shardik, le grand ours gardien, et scruta l'intérieur de son crâne.

— Venez jeter un coup d'œil, tous les deux, dit-il. Je vais vous montrer une merveille des derniers jours.

— Fais-moi descendre, Eddie, demanda Susannah.

Il s'exécuta et elle rampa vivement jusqu'au Pistolero, toujours penché au-dessus du large visage flasque de l'ours. Eddie les rejoignit, regardant la scène entre leurs épaules. Ils restèrent abîmés dans la contemplation du cadavre pendant une bonne minute ; on n'entendait que les croassements des corbeaux qui tournaient toujours en rond dans le ciel.

Quelques épais filets de sang coulaient de l'orbite vide. Mais ce n'était pas *seulement* du sang, vit Eddie. Il y avait aussi un fluide translucide d'où montait un parfum parfaitement identifiable – une odeur de banane. Et il vit une toile de ficelles enchâssée dans le délicat croisillon de tendons qui formait l'orbite. Au fond de celle-ci clignotait une lueur rouge. Elle éclairait une minuscule plaque carrée ornée d'excroissances qui étaient de toute évidence des points de soudure.

— Si ce n'est pas un ours, c'est un walkman Sony, marmonna-t-il.

Susannah le regarda sans comprendre.

— Hein ?

— Rien. (Eddie se tourna vers Roland.) Tu crois qu'on peut regarder là-dedans sans danger ?

Roland haussa les épaules.

— Oui, je pense. S'il y avait un démon dans cette créature, il s'est enfui.

Eddie tendit l'auriculaire vers l'orbite, prêt à l'en retirer à la moindre décharge électrique. Il palpa la chair déjà froide dans la cavité presque aussi grande qu'une balle de baseball, puis toucha l'une des ficelles. Mais ce n'était pas une ficelle, c'était un fil d'acier ultra-mince. Il retira son doigt et vit la lueur rouge clignoter une dernière fois avant de disparaître à jamais.

— Shardik, murmura Eddie. Je *connais* ce nom-là, mais je n'arrive pas à le replacer. Ça te dit quelque chose, Suzie ?

Elle secoua la tête.

— Le problème... (Eddie ne put s'empêcher de rire)... c'est que j'associe ce nom-là à un lapin. C'est dingue, non ?

Roland se redressa. Ses genoux craquèrent comme un revolver.

— Il faut établir notre camp ailleurs, dit-il. Cette terre est souillée. L'autre clairière, celle où nous allons tirer, sera...

Il fit deux pas, tremblant de tous ses membres, puis s'effondra à genoux, les mains pressées sur les tempes.

10

Eddie et Susannah échangèrent un regard terrifié, puis Eddie bondit vers Roland.

— Qu'y a-t-il ? Roland, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il y *avait* un garçon, dit le Pistolero dans un murmure distrait. (Puis, sans reprendre son souffle :) Il *n'y* avait *pas* de garçon.

— Roland ? dit Susannah. (Elle arriva près de lui, lui passa un bras autour des épaules, sentit les tremblements qui agitaient son corps.) Qu'y a-t-il, Roland ?

— Le garçon, dit Roland en la regardant de ses yeux vitreux. C'est le garçon. *Toujours* le garçon.

— *Quel* garçon ? cria Eddie, paniqué. *Quel* garçon ?

— Allez-vous-en, dit Roland, il existe d'autres mondes que ceux-ci.

Et il s'évanouit.

11

Cette nuit-là, ils étaient tous les trois assis autour du feu de joie confectionné par Susannah et par Eddie dans la clairière que ce dernier appelait « le stand de tir ». Le lieu aurait été mal choisi pour camper en plein hiver, exposé comme il l'était aux intempéries, mais il convenait parfaitement en cette saison. Selon les estimations d'Eddie, c'était la fin de l'été dans le monde de Roland.

La voûte noire du ciel se déployait au-dessus de leurs têtes, constellée par de véritables galaxies. Au sud, par-delà le fleuve de ténèbres que formait la vallée, Eddie apercevait la Vieille Mère en train de monter au-dessus de l'horizon invisible. Il jeta un coup d'œil à Roland, qui était emmitouflé dans trois épaisseurs de fourrure en dépit de la chaleur que dispensait le feu. Une assiette encore pleine était posée près de lui et il tenait un os dans ses mains. Eddie leva de nouveau les yeux vers le ciel et repensa à une histoire que le Pistolero leur avait racontée durant le long voyage qui les avait conduits de la plage aux collines, puis des collines à la forêt profonde où ils avaient trouvé un refuge provisoire.



3243

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 30 mai 2017.*

1^{er} dépôt légal dans la collection : mars 2006.
EAN 9782290126950
OTP L21EPGNJ03567C009

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion